

« Attention... Madame ou Ce soir il n'y aura pas de représentation ! »

Martin Mercier

Number 78, 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/27193ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Mercier, M. (1996). Review of [« Attention... Madame ou Ce soir il n'y aura pas de représentation ! »]. *Jeu*, (78), 210–212.

« Attention... Madame ou Ce soir il n'y aura pas de représentation ! »

Collage réalisé à partir des pièces *le Facteur réalité* de René Gingras, *Outrage au public* de Peter Handke et *26^m, impasse du Colonel Foisy* de René-Daniel Dubois. Mise en scène et collage : Jean Bélanger ; assistance à la mise en scène : Philippe Provencher ; conception scénographique : Maryvonne Cyr ; éclairages : Mario Villeneuve ; conception et réalisation des tables : Marie-Hélène Pagé. Avec Marie-Josée Bastien. Production du Théâtre du Marteau, présentée au Centre international de séjour du 28 novembre au 16 décembre 1995.

L'illusion dénoncée

Jouer (faire la démonstration de) et vivre (s'identifier avec) sont deux processus antagonistes qui s'unissent dans le travail du comédien. C'est de la lutte et de la tension de ces deux éléments contradictoires, comme de leur profondeur, que le comédien tire ses vrais effets.

Bertolt Brecht, *Petit Organon pour le théâtre*

Seconde version, revue et augmentée, d'un spectacle du même titre créé en 1994¹, *Attention... Madame* est issu d'un

1. La pièce avait alors été présentée sous l'égide de Arbo Cyber, théâtre (?) dans le cadre des soirées Carte blanche, au Théâtre Périscope, et lors des 5 à scène du Carrefour international de théâtre de Québec.

collage de textes extraits de trois pièces au cœur desquelles se situe la problématique de la vérité et de l'illusion au théâtre. Cette production s'articule autour des différents rapports qu'entretiennent acteur et spectateur, suivant que la représentation vise à produire sur scène l'illusion d'événements réels ou qu'elle s'applique à démasquer les conventions théâtrales ; il s'agit de rappeler à chacun qu'il assiste à une fiction. Dans ce monologue d'environ soixante-quinze minutes, l'adresse directe au public est constante, et trois personnages, interprétés par une seule comédienne, se partagent la vedette.

Une cinquantaine de spectateurs sont assis dans une salle intimiste, aménagée à la manière d'un café-théâtre. La scène est nue, légèrement surélevée, sans rideaux ni décor ; l'espace réservé au public est composé de quelques tables, créées pour l'occasion, dont la surface présente des œuvres peintes ou d'étonnants collages. Il n'y a aucune musique ou autre fond sonore, et la lumière crue des projecteurs blancs qui unit scène et salle ne s'abaissera pas pour marquer le début du spectacle. À peine quelques accessoires (un boa de plumes, un pistolet, une table et un verre d'eau) suffiront pour que l'actrice nous entraîne à sa suite dans les aventures les plus diverses.

Sans avertir, Marie-Josée Bastien fait son entrée à travers les spectateurs. Elle se présente sous son véritable nom, mais il s'agit bel et bien du premier personnage, la Comédienne, dont le discours sur le phénomène théâtral est principalement tiré d'*Outrage au public* du dramaturge autrichien Peter Handke. En donnant le coup d'envoi au spectacle, ce personnage en expose la problématique, nous fait



prendre conscience de notre situation de « public de théâtre » et affirme que nous serons le sujet de la pièce. Au menu : diverses considérations sur le temps et l'espace propres à démontrer que, malgré les fréquents *flash-back*, ellipses ou projections dans le futur, le temps est le même pour les comédiens que pour le public, que tous participent au même acte de communication, partagent un lieu unique bien arbitrairement divisé en scène et salle. Limite qui sera d'ailleurs franchie sans gêne à plusieurs reprises en cours de représentation. Texte, jeu et rupture de l'illusion scénique rappellent bien que, pour Handke, « réinventer le théâtre, c'est d'abord refuser de raconter une histoire, de jouer une fable [...] »².

2. Extrait de la notice sur Peter Handke, rédigée par J.-F. Peyret, dans Michel Corvin, *Dictionnaire encyclopédique du théâtre*, Paris, Bordas, 1991, p. 399.

Le monologue de la comédienne nous fait donc comprendre le phénomène théâtral et permet de cerner plus clairement le rôle qu'y tient le spectateur, mais il semble lourd, d'autant plus qu'il est proféré plutôt sèchement et de façon statique. En réalité, l'outrage fonctionne : le public, déstabilisé, ne sait plus à quoi s'attendre. Pourtant, dans ce spectacle, fort rythmé, le texte s'étire peut-être inutilement.

Le second personnage à nous aborder, c'est la Journaliste, principalement puisée dans *le Facteur réalité* de René Gingras. À mesure qu'elle amorce le récit de ses déboires amoureux, l'éclairage baisse graduellement, côté public, signe que la fiction prend le dessus peu à peu. Le langage de la Journaliste, riche en expressions cocasses, et sa description fort imagée des situations embarrassantes qu'elle a traversées nous arrachent de nombreux et francs éclats de rire. Puis, dès que notre attention s'est laissée absorber par la fiction, la Comédienne rompt le charme, nous ramène brusquement à notre conscience de spectateur.

Une telle dynamique de rupture se perpétuera tout au long de la représentation, l'illusion étant systématiquement détruite chaque fois qu'elle se manifeste, que ce soit par la simulation d'un trou de mémoire, d'un décrochage ou par un rappel à l'ordre adressé au public en bonne et due forme. C'est là la clé du spectacle, et c'est avec une remarquable efficacité que Marie-Josée Bastien passe presque instantanément d'un personnage à l'autre, imposant leur différence par une attitude physique particulière, un changement de niveau de langage ou d'accent (québécois, français international ou russe).

Un troisième personnage fait son apparition. Un boa de plumes roses descend des cintres – manipulation à vue, distanciation oblige –, et Madame s'en couvre les épaules : il s'agit de la désopilante princesse russe à l'accent prononcé, logeant au 26^{bis}, *impasse du Colonel Foisy* de René-Daniel Dubois. Elle deviendra, à partir de ce moment, le pivot du spectacle. Bien entendu, ses captivantes envolées seront elles aussi entrecoupées d'hésitations, de commentaires sur la pièce ou sur l'auteur, auxquels s'ajoutent quelques remarques désobligeantes à l'égard du public (elle menace même de violer un spectateur !). Ces interventions, qui viennent chaque fois rappeler au spectateur qu'il se laisse bernier par son imagination et emporter par la fiction, sont tantôt déjà contenues dans le texte de Dubois et effectuées par Madame, tantôt le fruit de brèves interventions des deux autres personnages.

Partageant avec nous sa terrible crainte de voir arriver Gustav, son amant jaloux armé d'un mauser et déterminé à lui enlever la vie, Madame nous tient en haleine, nous prend à témoin de ses amours tumultueuses, nous raconte son exil en Belgique à l'aube de la révolution russe, son béguin pour le jeune Tazio... Et la ronde continue : chaque fois qu'à nouveau captivés par l'histoire nous dérivons avec elle au sein de mille situations grotesques, quelque chose se produit qui vient rompre le charme de l'illusion et nous rasseoir, au sens propre ! C'est le cas, notamment, lors de la très émouvante scène du « tranchant négatif » où la Journaliste s'assoit et nous fait part de la relation trouble qu'elle entretient avec sa fille, se prenant au jeu jusqu'à verser quelques larmes... qu'elle s'empresse d'essuyer, se levant

d'un bond, changeant radicalement d'attitude pour se retrouver dans la peau de la Comédienne. Une blanche clarté baignant à nouveau scène et salle, elle nous entretient encore une fois de théâtre, nous faisant remarquer à quel point nous sommes avides de sentimentalisme et de grandes histoires. Véritable tour de force que l'actrice effectue sous nos yeux, ce volte-face frappe de plein fouet les spectateurs qui, encore tout émus, ont alors la très nette impression de s'être fait mener en bateau.

« Ce soir, on se moque de toutes les possibilités du théâtre », affirme la Comédienne. De fait, le rire est au rendez-vous, et nous nous plaisons à voir ainsi nos attentes constamment déjouées, à être tour à tour surpris, touchés, amusés ou confondus. Jean Bélanger a misé gros sur sa comédienne, en réalisant une mise en scène aussi dépouillée : Marie-Josée Bastien porte littéralement le spectacle sur ses épaules, et la qualité, la précision et l'intensité de son interprétation en témoignent, elle a relevé le défi avec brio, à la grande satisfaction de tous. On sent d'ailleurs le réel plaisir qu'y trouve la comédienne – la vraie – et la complicité qu'elle sait rapidement établir avec son public. L'aridité du début de la représentation est ainsi vite oubliée, laissée loin derrière par les nombreux clins d'œil et rebondissements de ce joyeux délire, où l'actrice nous convie à transgresser les frontières du théâtre traditionnel pour explorer avec elle, sourire aux lèvres, les fascinantes possibilités d'un théâtre réinventé.

Martin Mercier